

JEAN BEAUMONT

Mystère à Yamaska



BeQ

Jean Beaumont

Diane la belle aventurière # 060

Mystère à Yamaska

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 489 : version 1.0

Mystère à Yamaska

Collection *Diane la belle aventurière*
gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.besaba.com/](http://www.editions-police-journal.besaba.com/)

I

C'est au Grand Hôtel de Saint-Hyacinthe que Diane rencontra le signataire de la lettre qu'elle avait reçue à Tobago une semaine auparavant. On mangeait très bien à cet hôtel.

C'est devant un bon repas qu'elle fit connaissance.

L'interlocuteur avait environ cinquante ans.

Il était grand, légèrement corpulent et avait un air calme et digne sous ses cheveux gris.

Il n'élevait jamais la voix pour parler.

Mais sa douceur laissait deviner une grande force de caractère.

– C'est un ami à moi qui vous connaît, Stéphane Lupien, qui m'a engagé à vous écrire.

– Ah ! oui, Stéphane. Je ne l'ai pas vu depuis des années...

– J’ai hésité un peu. Mais je me suis finalement décidé. La beauté de Diane, l’exquise élégance de ses vêtements et son allure toute féminine semblaient intriguer l’homme.

– Je ne croyais vraiment pas, dit-il en hésitant, que...

– Que je sois si jeune ?

– Disons.

– Oh ! découvrez votre pensée. J’ai l’habitude.

– Jeune et jolie... Je ne m’imagine pas que vous puissiez accomplir tant d’exploits.

– Ne vous fiez pas aux apparences...

– Je veux bien, vous savez.

– Maintenant racontez-moi ce qui arrive ici.

– C’est... c’est très confidentiel...

– Mais oui, évidemment.

– Voici. Je suis propriétaire d’une fabrique de produits pharmaceutiques.

– Fabrique spécialisée ?

– Oui. Nous fabriquons des produits

analgésiques et narcotiques.

– Je devine presque.

– Vous avez probablement raison.

– C'est une question de narcotiques ?

– Oui. Vous savez que notre production est contrôlée, n'est-ce pas ?

– Oui, évidemment.

– Toutefois, j'avoue qu'il est assez facile de déjouer les inspections.

– Je vois.

– Or, il y a un an environ, l'un de mes chimistes m'inspirait certaines inquiétudes.

– En rapport avec les narcotiques ?

– Pas tout à fait. Il s'est mis à faire la grosse vie.

– Ah !

– Sur un salaire comme le sien, c'était... enfin, difficile.

– Je comprends.

– Mais il s'est acheté une fort belle maison,

une voiture de luxe, des fourrures pour sa femme.

– Lui en avez-vous parlé ?

– Oui. J’ai attendu un peu et je l’ai questionné.

– Qu’est-ce qu’il a répondu ?

– Qu’une de ses tantes était morte et qu’il avait hérité.

– Vous avez accepté sa réponse ?

– Non.

– Qu’avez-vous fait ensuite ?

– Très discrètement, j’ai confié la cause à une agence de détectives privés.

– Bon, vous avez bien fait.

– En un mois, le rapport était complet.

– Votre chimiste volait des narcotiques qu’il revendait ?

– Oh ! pas si simple que ça. D’ailleurs le vol est à peu près impossible.

– Alors qu’est-ce qu’il faisait ?

– Ce chimiste ne faisait pas partie de la production. Il avait été embauché pour les

travaux de recherches.

– Je note.

– Il travaillait à toutes heures du jour, et souvent le soir.

– C'était normal ?

– Il était libre. J'avais grande confiance en lui.

– Et ensuite qu'avez-vous découvert ?

– Le laboratoire qu'il utilisait était fermé à clé.

– Pourquoi ?

– Il se livrait à des travaux secrets. Secrets, j'entends, par rapport à nos compétiteurs.

– L'on pouvait voler les procédés ou les formules ?

– Oui. Or, mon homme passait le plus clair de son temps à fabriquer des narcotiques à même les appareils de son laboratoire.

– Et sans vérification du gouvernement... ?

– C'est juste.

– Vous l'avez fait arrêter ?

– Pas sur le coup. J'ai voulu d'abord le

questionner. Soit, il fabriquait des narcotiques, mais ensuite il les vendait à quelqu'un...

– Voilà.

– À la quantité produite, sûrement que les acheteurs étaient un grand ring de la drogue.

– Probablement.

– Or, je voulais avant faire détruire ce ring.

– Vous n'avez pas réussi ?

– Non.

– Pourquoi ?

– J'ai averti mon chimiste qu'il était découvert. Je lui ai demandé de dénoncer le ring. En lui promettant de faire tout en mon pouvoir pour que lui, le chimiste, reçoive la plus légère punition possible.

– Et il n'a rien dit ?

– Il m'a demandé jusqu'au lendemain pour réfléchir.

– Et le lendemain ?

– Dans le cours de la nuit, des hommes ont fait

irruption chez lui. Ils étaient masqués. Ils l'ont abattu d'une rafale de balles dans le corps.

– Et les assassins ?

– Ils sont disparus sans laisser de traces.

– La police ?

– La police a tout fait pour essayer de retracer ces gens... Mais bien en vain.

– Vous dites que tout ceci se passait, il y a un an ?

– Très exactement, mes soupçons ont commencé à naître, il y a un an, presque jour pour jour.

– Et ensuite, le temps de l'enquête...

– Oui. J'ai mis deux mois à me décider à agir. Puis l'agence de détectives a mis un mois... ensuite deux autres semaines... De toutes façons, mettez un peu plus de trois mois...

– Et depuis ce temps ?

– Ah ! voilà... Le crime de mon chimiste, puis sa mort, constituent la première phase du drame.

– Il y en a une deuxième ?

- Oui.
- Laquelle ?
- Environ deux semaines après la mort de mon chimiste, j’ai reçu un appel téléphonique.
- De qui ?
- Je ne sais pas. Il ne s’est pas nommé.
- Qu’est-ce que l’on voulait ?
- La voix – un homme assez jeune – m’ordonnait de continuer la fabrication clandestine des narcotiques.
- Ah ! ah !
- Oui. Naturellement, j’ai refusé.
- Et pour cause.
- Alors la voix a proféré des menaces.
- Lesquelles ?
- D’abord, l’on m’a averti que si je ne marchais pas, ce serait ma femme qui subirait le même sort que mon chimiste.
- Vous avez affaire à des gens décidés.
- Puis si je n’obéissais pas après ça, que ce

serait mon fils, puis ma fille.

– Qu'est-ce que vous avez répondu ?

– J'ai souligné à ces gens que ma propriété est bien clôturée et que je pouvais la faire garder.

– Que vous n'aviez pas peur d'eux, en somme.

– Voilà.

– Qu'est-ce qui s'est passé ensuite ?

– La voix m'a offert une petite expérience. À seule fin de me prouver certaines choses...

– Comme par exemple ?

– Le type m'a dit que je pouvais faire garder ma maison tant que je le voudrais, mais que le chien de ma femme mourrait.

– Le chien de votre femme ?

– C'était un petit pékinois qui restait toujours dans la maison.

– Et il est mort ?

– J'ai posté des gardes. Trois jours après le téléphone, le chien a été étranglé.

– Étranglé ?

– Oui. Je suppose qu’il eût été facile de l’empoisonner. Mais il a été étranglé.

– Formidable ! Vous avez fait faire une enquête ?

– Oui. Toujours la même agence de détective.

– Pourquoi pas la police ?

– Parce que la voix au téléphone m’avait dit que si je tentais d’alerter la police, alors il n’y aurait pas de pardon.

– Vous ne l’avez donc pas fait ?

– Non. Et c’est un de mes directeurs, un médecin de Montréal que nous avons élu au bureau de direction ces derniers mois, qui m’a conseillé de ne pas le faire.

– C’était... mon Dieu, je suppose que c’était sage.

– Oui, très sage.

– Et l’enquête ?

– Rien.

– Pas le moindre indice ?

- Rien.
- Et vos domestiques ?
- Ils ont été interrogés, l'on a enquêté sur leur vie privée.
- Toujours rien ?
- Rien...
- Et les gardes ?
- L'agence répondait de chacun d'eux.
- Qu'avez-vous fait, alors ?
- Mademoiselle, j'ai fait la seule chose qui me paraissait sage.
- Vous avez continué à fabriquer des narcotiques ?
- Oui.
- Pour le compte de ces gens ?
- Oui.
- Mais vous avez contact avec eux... ?
- C'est façon de dire.
- Je ne saisis pas...

– Il faut que chaque semaine, je conduise ma voiture dans un chemin désert, entre ici et Montréal. J’ai les narcotiques emballés dans un papier fort, puis dans de la toile goudronnée. Je les jette en bordure du chemin.

– Et ensuite ?

– Je file.

– Vous n’avez jamais tenté de voir qui venait les chercher ? De le suivre ?

– Les instructions étaient précises... Non, mademoiselle, rien ne sert de tenter le diable. La vie de ma femme, de mes enfants est en jeu.

– À votre place, je suppose que j’aurais fait la même chose...

– Y avait-il une autre solution, dans le temps ?

– Non... non.

– Chaque semaine, je reçois par la poste, l’argent pour les narcotiques de la semaine précédente ?...

– C’est un bon prix ?

– Trois fois ce qu’ils me rapporteraient en

marché ordinaire.

– Vous vous êtes presque enrichi, donc...

– Cet argent est à la banque, dans un compte spécial. Si jamais je reviens libre de ces bandits, je verserai la somme à quelque charité.

– Vous êtes un homme admirable !

– Non, je cherche tout simplement à être honnête.

– Et donc, vous m’avez demandé de venir.

– Oui. J’ai confié mon dilemme à un ami, Stéphane, et c’est lui qui m’a dit que vous seule...

– Je ferai mon possible.

– J’ai songé à quelque chose. Vous serez ma nouvelle secrétaire.

– Tiens, c’est une idée.

– Je vais envoyer celle que j’ai présentement en Floride, pour des vacances d’un mois. Vous serez sa remplaçante.

– D’accord.

– Ma secrétaire est au courant. Ainsi, vous

aurez vos coudées plus franches.

– Très bien. Quand devrais-je commencer ?

– Mon Dieu, demain matin.

– Ça va.

– Le plus tôt vous tenterez de découvrir qui est le chef de cette bande...

– Vous seriez disposé ensuite à les livrer à la police ?

– Oui. Mais il faut que ces gens ne se doutent de rien.

– Évidemment.

– S'ils soupçonnent la moindre chose, c'est ma femme qui en souffrira.

– Oui, je sais.

– Et mes enfants. Je veux que vous réussissiez, mais je vous demande en grâce, à chaque stage de votre enquête, de penser à toujours protéger ma femme et mes enfants.

– Très bien, je m'y engage. Je serai demain matin à votre bureau.

Et le lendemain matin, Diane était là.

Diane devenue secrétaire, vêtue sobrement et modestement, crayon et carnet de notes en main...

On n'aurait jamais dit qu'il s'agissait là de Diane, la Belle Aventurière...

II

Dès son arrivée au bureau, ce matin-là, Arsène Valin fut occupé au téléphone et par des rendez-vous.

Diane ne put lui parler avant dix heures et trente alors qu'il eut un moment de répit.

Puis elle fut seule dans son bureau.

– J'ai réfléchi à ce que vous me disiez hier.

– Bon...

– Est-ce que je me trompe, mais il me semble que ces gens qui vous forcent au crime dans le moment connaissent fort bien vos habitudes, votre maison et tout ?

Valin parut surpris.

– Oui, c'est vrai. Vous m'y faites penser.

– Semblent-ils connaître la marche de vos affaires ?

- Très bien.
- Donc nous rétrécissons le champ d'action.
- Mais... comment ?
- Songez-y, monsieur Valin.
- Vous voulez dire que...
- Je veux dire ceci. Pour que quelqu'un connaisse vos habitudes de maison, la routine du bureau ici, certaines conditions sont essentielles...
- Telles que ?
- C'est quelqu'un que vous connaissez bien.
- Mais c'est impossible ! Nous avons affaire à un ring de la drogue !
- Et puis ?
- Ce sont des bandits !
- Évidemment.
- Or, parmi mes amis, les directeurs de la compagnie, les autres, il n'y a pas de bandit, je vous l'assure.
- Vous vous fiez tant que ça aux apparences, monsieur Valin ?

– Ce n'est pas la question... mais...

Il semblait l'image même de la respectabilité outrée.

– C'est inconcevable, voilà tout.

– Vous croyez, n'est-ce pas ? Je ne vous promets pas de surprise extraordinaire, parce que, pour l'instant, je suis loin d'être sur une piste. Mais attendez-vous à tout, ce sera plus simple...

– Je m'incline. Vous avez l'expérience de ces choses. Mais je vous avoue que je suis bouleversé. Vous croyez donc que quelqu'un parmi...

– Je ne sais pas, monsieur Valin. Je ne sais rien encore.

– Ah ! cela me soulage de vous l'entendre dire...

– Mais dites-vous que tout peut arriver !

Valin jouait avec une énorme bague qu'il avait à la main droite, un magnifique bijou, de grand prix.

Il était d'ailleurs un homme dont la mise était

soignée en ses moindres détails.

Son complet avait dû coûter très cher.

Mais il était tout de même très sobre.

Chemise, cravate, soulier, tout était à l'avenant.

Il avait fort belle prestance et une très belle tête.

C'était un homme au regard doux, aux traits bien réguliers.

La possibilité que le coupable pouvait être parmi ses amis semblait le bouleverser.

La tête entre les mains, il réfléchissait.

– Savez-vous, mademoiselle, dit-il au bout d'un temps, puisque vous mentionnez ces choses... il y a...

Il hésitait, cherchait ses mots.

– Parlez sans crainte, fit Diane, même si vous n'êtes pas certain, je suis fort discrète...

– Ce médecin de Montréal, notre nouveau directeur...

– Oui...

– Il n'est avec nous que depuis... Mon Dieu, peu de temps avant la mort de mon chimiste.

– Continuez.

– Je le connaissais comme ça, comme relation d'affaires, c'est tout. Nous voulions du capital d'expansion, et l'un de nos directeurs se retirait... Ce médecin a été commode...

– Mais vous le connaissiez ?

– Oh ! depuis longtemps...

– Et il est riche ?

– Je ne sais l'état de sa fortune, mais il est sûrement fort à l'aise.

– Que savez-vous de lui, hors ce que vous venez de me dire ?

– Pas grand-chose, je vous l'avoue.

– Et il vient ici souvent ?

– Toutes les semaines, il vient au moins une fois.

– Pour une assemblée ?

– Pas nécessairement... Nous avons habituellement une assemblée tous les quinze jours...

– Je vois... Et... cette histoire, il est au courant ?

– Oh ! non. Personne n'est au courant.

– Personne ?

– Absolument personne.

– Mais... qui fabrique la drogue additionnelle, celle qui est faite en cachette ?

– Un chimiste que ces bandits m'ont envoyé...

– Ah ! Vous ne m'aviez pas dit ça...

– Oh ! c'est un homme inoffensif. Un raté. Il ne sait rien sur eux, vous perdriez votre temps à le questionner.

– Vous croyez ?

– J'en suis sûr. Il a été engagé par des tiers, il a été envoyé ici. J'avais instruction, à son arrivée, de lui proposer de fabriquer de la drogue en cachette, sous prétexte de travaux de recherche.

– Bon, bon... Et c'est ce que vous avez fait ?

– Oui.

– Alors il ne sait rien ?

– Rien du tout.

– Tout de même, je vais le questionner demain, sans laisser rien paraître.

– À votre aise, mais je vous le répète, vous perdez votre temps.

– Tant pis. Dans une chose comme celle-là, on ne doit rien laisser au hasard.

– Évidemment, vous connaissez votre métier mieux que moi.

– Disons que j'en ai une certaine habitude, en tout cas. Mais Diane sortit bien troublée du bureau.

L'écheveau, loin de se démêler, ne faisait que s'emmêler d'avantage.

Elle termina sa journée de travail, ouvrant yeux et oreilles, et jouant aussi son rôle de secrétaire à la perfection.

Le soir, elle alla faire une promenade sur la rue Girouard.

Elle était à ce belvédère qui longe la rivière, endroit calme et tranquille par excellence, quand une longue voiture noire ralentit sur la rue, à cent pieds de là.

Tout était désert.

Il était tard et Saint-Hyacinthe dormait.

Une longue flamme jaune orange jaillit de la voiture.

Un coup de pistolet claqua en même temps.

Diane, par instinct, se laissa tomber par terre.

Non sans avoir entendu une balle lui siffler à côté de l'oreille.

La voiture démarra et fila à toute vitesse.

Diane attendit quelques instants, puis elle se releva.

Ces gens jouaient dur.

Ils jouaient aussi un jeu dangereux.

La colère qui animait maintenant Diane était dangereuse.

Celui qui avait tiré le coup de pistolet avait

bien mal fait de le tirer.

Il ne savait pas quel nid de guêpes il venait de réveiller.

Diane en colère, c'était un redoutable ennemi.

L'on voulait jouer du revolver ?

C'était un jeu qu'elle savait jouer elle aussi.

Et même si elle avait dit, le matin même à Arsène Valin, qu'elle ne tenait pas de piste, maintenant, elle comprenait presque le pourquoi des choses.

Elle marcha rapidement vers la rue Mondor.

Puis, voyant venir un taxi sur la rue, elle le hélâ.

– Conduisez-moi à Montréal, dit-elle, vite, cas d'urgence.

III

Pour confirmer un doute qui naissait en son esprit, elle avait besoin de parler un moment à Stéphane Lupien.

Elle ne craignit donc pas de le déranger, même en sonnant à sa porte à trois heures du matin.

– Il faut que je te parle.

– Diane ?

– Tu es seul ?

– Oui.

– Alors offre-moi un drink et causons un moment. C'est urgent.

– Tu as l'air en colère.

– Je le suis. Quelqu'un m'a tiré une balle de revolver ce soir, à Saint-Hyacinthe. Il ne l'emportera pas en paradis.

– Une balle de... ?

– Oui. Une auto qui a ralenti... j'étais à me promener, seule...

– Raconte-moi tout...

– As-tu un drink ? J'en ai grand besoin...

– Avec plaisir !

Stéphane s'affaira et revint avec une consommation.

– Et toi ?

– J'ai ce qu'il me faut. Tu vois ?

Ils s'installèrent chacun dans un fauteuil.

– Je t'écoute, dit Stéphane.

Brièvement, Diane raconta ce qui était arrivé à Saint-Hyacinthe. Elle commença par l'appel au secours de Valin, l'histoire assez extraordinaire de la fabrication clandestine de drogue...

Tout, enfin, ce qui s'était passé à Saint-Hyacinthe depuis quelques jours.

– Voilà.

– Et te voilà rendue secrétaire, maintenant ?

– Oui.

– Et on te tire dessus... ?

– Oui.

Stéphane avait un air étrange que Diane cherchait à analyser.

– Qu'est-ce que tu as, dit-elle, tu me regardes d'une drôle de façon ?

– Oui... je crois bien que j'ai raison de le faire.

– Pourquoi ?

– Il y a des circonstances... Je résume ce que tu m'as dit. C'est ce soir que tu as été tirée. Mais aujourd'hui, tu as manifesté l'intention de questionner le nouveau chimiste.

– Oui.

– Et le soir même, bang, à coups de revolver...

Il se mit à rire.

– Vraiment, Diane, tu as besoin d'un repos...

– Moi ?

– Oui, toi.

– Je viens d'en prendre un...

– Oui, je sais.

– Pourquoi dis-tu que j’ai besoin d’un repos ?

– Parce que les évidences ne te sautent pas aux yeux.

– Plus que tu penses, peut-être... Je suis ici, à te questionner, Stéphane. Tu es avocat. Tu as conseillé à Valin de me demander. Cela explique pourquoi je viens te voir. Tu en sais probablement plus long que quiconque sur cette affaire de drogue.

– Oui, je crois que c’est vrai.

– Alors, ne méprise pas mes facultés de déductions...

Stéphane riait encore.

– Tu as l’épiderme sensible, ma jolie...

– Non. Mais j’ai un problème devant moi. Le problème est dangereux.

– Je sais.

– Et je n’ai pas l’intention d’y laisser ma peau.

– Naturellement.

– Ce n’est pas amusant de se faire tirer des balles à minuit le soir.

– Surtout à Saint-Hyacinthe.

– Surtout là.

Stéphane Lupien allongea les pieds sur le pouf devant lui.

– Diane, qu'est-ce que tu penses de l'affaire ?

– Je pense que c'est de deux choses l'une. Ou Valin est un pauvre naïf qui se laisse terroriser par des bandits. Ou alors Valin est là-dedans jusqu'au cou...

Lupien réfléchissait.

– Ni l'une ni l'autre des alternatives n'est absolument juste.

– Comment ça ?

– Je suis l'avocat de Valin. Il ne m'appartient pas de livrer des secrets qui lui appartiennent. Mais souviens-toi de ceci. Je lui ai conseillé de te faire venir et il a accepté avec joie...

– Je le sais fort bien, Stéphane.

– Cela prouve au moins une chose...

– Cela ne prouve rien, coupa Diane. Dans ma vie, j'ai connu bien des aventures. L'on m'a

demandé de résoudre bien des problèmes, de sauver bien des situations.

– Mais la logique reste toujours la logique.

– Crois-tu ?

– Mais certainement...

– J'ai vu, Stéphane, s'écrouler mes plus belles théories parce que justement elles étaient construites sur la logique.

– Tu exagères.

– Non. Au contraire. Vois-tu, la logique dans l'affaire Valin, nous dit que si Valin m'a fait demander, c'est signe qu'il n'est pas coupable.

– Il me semble que c'est assez juste.

– Mais si je tente d'établir les deux aspects possibles, j'en conclus que Valin est un peu naïf et exploité, et un peu bandit qui exploite. Donc, Stéphane, ma logique ne tiendrait plus...

– J'ai dit que...

– Tu as dit clairement, que Valin était un peu des deux. Vas-tu le nier maintenant ?

Stéphane suait grosses gouttes.

– C’est bête, le secret professionnel, dit-il. C’est idiot... Tu vois dans quelle situation je suis ! Valin m’a raconté bien des choses. Assez, en tout cas, pour deviner le secret de l’affaire.

– Et tu ne peux me le dire ?

– Vais-je trahir le secret d’un client ?

Diane fit la moue.

– Et je ne tirerai rien de toi ?

– Rien, en tout cas, de ce que m’a raconté Valin...

– Bon, comme tu voudras.

Stéphane restait muet, la fixant d’un regard angoissé.

– Je voudrais t’aider, dit-il au bout d’un temps... je ne le puis pas.

– Très bien. Alors je me tire d’affaire toute seule. J’ai quelqu’un à voir à Montréal. Un médecin qui est directeur de la compagnie...

Elle observait le visage de Stéphane.

Elle y vit l’ombre d’une réaction, comme une sorte de satisfaction à peine réprimée.

– Je perds probablement mon temps, fit Diane en soupirant.

Stéphane leva la main...

– Tu pourrais orienter ton investigation beaucoup plus mal, dit-il. En fait, je crois que tu fais bien de commencer par le commencement...

Il n'en dit pas plus long.

Diane attendit un moment, mais rien ne venait, alors elle se leva.

– Il n'y a qu'une chose à savoir, dit-elle. Une seule. Si je suis pour l'apprendre, tout le reste ira tout seul.

– Quelle chose ?

– Qui a embauché le chimiste clandestin...

Stéphane haussa les épaules.

– C'est un but... Mais il y en a d'autres, peut-être... Quoique, évidemment, sachant cela, tu pourras peut-être remonter à la source...

Diane se fâcha.

– Mais que vous arrive-t-il, à tous ? Tu ne sais donc pas que c'est grave, cette histoire ? Tu ne

connais pas la nouvelle loi ? Emprisonnement à vie pour le coupable ?

– Je le sais. Je le sais autant que toi.

– Mais alors ? On dirait que tu prends l'affaire pour une vétille...

– Pas du tout.

– Si tu caches les preuves, si tu ne dénonces pas les coupables à la police, tu connais ton sort ?

– Oui.

– Tu seras rayé du barreau, condamné pour complicité...

Stéphane secouait la tête lentement.

– Non, Diane, tu t'énerves... Je ne serai pas rayé du barreau. Et je ne serai pas condamné pour complicité...

– Tu es donc bien sûr de toi-même ?

– Sûr, oui, mais pas de la façon que tu crois... Je suis sûr d'une chose et c'est de l'innocence de Valin... Je ne dis pas que tu doives le mettre de côté complètement dans ton enquête. En fait, c'est ta meilleure source de renseignements. Mais

il n'est pas le vrai coupable. Le vrai coupable, je crois savoir qui c'est. Seulement, je ne puis parler à cause du secret professionnel...

– Tu caches un bandit ?

– Non... Moi aussi, j'agis par déduction... Je ne cache personne. Je tais seulement les choses que m'a dites Valin, qui n'ont rien à voir avec ton enquête, mais qui pourraient porter à déduire vers quelle direction tu dois aller...

– Et cette direction ?

– Ne perds pas ton temps avec le chimiste. Je crois que les traces ont été bien camouflées dans son cas... Non, tu allais quelque part, m'as-tu dit ?

– Oui, voir le médecin, nouveau directeur de la compagnie.

– Quand iras-tu ?

Avec un ton sarcastique dans la voix, Diane répondit :

– Si je suis encore vivante, j'irai demain.

– Tu ne pourrais mieux faire... Et... si tu veux

un conseil, attache-toi surtout aux détails qui ne te semblent pas importants... À ce qui, justement, n'a rien à faire avec ce que tu veux savoir...

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

Stéphane eut comme une sorte de cri de rage...

– Ah ! si je pouvais parler ! Si je pouvais parler !...

Il se leva.

– Sache une chose, Diane. Les Français ont inventé une technique d'enquête qui n'est pas bête du tout. En face d'un crime, ils disent toujours : cherchez la femme !...

– Et c'est ce que je devrais faire ?

– Peut-être... Peut-être, Diane... À toi de décider...

IV

Elle alla dormir à l'hôtel.

Mais avant de sombrer dans le sommeil, elle repassa les événements.

Surtout, elle réfléchit aux paroles de Stéphane.

« Cherchez la femme » avait-il dit ?

– Mais quelle femme ? La maîtresse de Valin, s'il en avait une ? Ou celle de ce médecin à interroger ?

Au matin, elle téléphona à Valin pour lui dire qu'elle serait à Montréal toute la journée.

Mais elle ne lui raconta pas l'aventure de la veille.

Il se montra inquiet de savoir ce qu'elle faisait à Montréal.

– Je veux voir le médecin dont vous me parliez.

– Ah ! oui ?

Il y avait du soulagement dans la voix de Valin.

– Comment se nomme-t-il au juste et quelle est l'adresse de son bureau ?

– Il se nomme Boorsen. C'est un Norvégien d'origine, mais il est d'éducation et de mentalité canadienne-française.

Puis il précisa l'adresse du bureau.

– Merci, dit Diane. Je le verrai cet après-midi.

Et elle ajouta :

– Vers trois heures.

C'était un coup d'épée dans l'eau. Il se pouvait bien que de préciser ainsi ses intentions lui vaudrait un autre attentat.

Mais à jouer ce jeu, il faut savoir risquer.

Le téléphone raccroché, elle téléphona à Stéphane.

– Je marche dans le brouillard, dit-elle.

– Nous en sommes tous là...

– Mais je viens d’amorcer ma ligne.

– Ah !

– Pour être certaine qu’elle soit amorcée le plus absolument possible, je te dis à toi aussi ce que j’ai dit à Valin.

– Et c’est quoi, au juste ?

– Que je vais rendre visite, au docteur Boorsen cet après-midi à trois heures.

– Bon !

– Et ainsi, si quelqu’un veut préparer un attentat, toutes les chances sont offertes.

– Diane, tu ne crois pas que je...

– Je ne crois rien, interrompit Diane. J’en suis au point où je ne sais plus rien, où je ne crois plus à rien, où toutes les valeurs auxquelles je croyais n’existent plus...

Stéphane eut une exclamation indignée.

– Veux-tu dire que moi je pourrais préparer un attentat ?

Diane soupira à l’autre bout du fil.

– Si ma mère vivait encore, dit-elle, je me demande si je lui ferais confiance, ces temps-ci.

Mais il y avait un ton tranchant dans sa voix quand elle ajouta :

– Je ne sais pas pourquoi vous m’avez amenée dans cette histoire. Je ne cherche pas à le savoir. Je sais seulement une chose. Le coupable va payer cher. Je me fiche qui il est. Et s’il est un de vous deux, Valin ou toi, il paiera d’autant plus cher. Vous voulez jouer au fou, ça se joue à deux.

Elle crachait les mots.

– Moi, des balles, ça ne m’amuse pas ? Et quand on m’en tire, j’en tire en retour. Le coupable ne connaîtra jamais la prison, tu as compris ça.

– Diane... !

– Jamais ! D’ailleurs, le commerce de la drogue est l’un des plus sales, des plus écœurants, des plus immondes qui soient. Tu parles à ton aise de ton éthique professionnelle et de tout le fatras. Mais si tu étais honnête, il y a longtemps que tu aurais songé, D’ABORD, à l’odieux de ton

attitude. Et au lieu de railler avec moi, de me narguer, tu te serais arrêté à songer à quelles complicités dégoûtante tu te livres...

Elle scandait les mots de coups de talons par terre.

– Mais j’ai fini de jouer. Maintenant tenez-vous bien. Vous avez voulu que je me mêle de tout ça ? Tenez-vous bien !

Et avant que Stéphane puisse répondre, elle raccrochait.

Elle souriait.

La rage qu’elle venait de jouer avait été bien simulée.

Maintenant elle se sentait comme une chatte qui joue avec la souris.

L’on verrait bien...

Il y avait un mystère qu’elle ne pouvait pénétrer dans cette histoire.

Les réactions de Valin.

L’attitude de Stéphane.

L’attentat de la veille.

Et le désir que l'on semblait avoir de la diriger vers ce médecin.

Mystère impénétrable ? Il n'y a qu'un moyen de faire émerger les loups de leur terrier, c'est d'enfumer celui-ci.

Rien comme ça pour les voir surgir au grand jour.

Satisfaite, Diane flâna dans le centre de Montréal, erra dans les grands magasins.

Elle se sentait pleinement heureuse.

Aucun de ceux qui lui faisaient face dans cette histoire ne savait quel redoutable adversaire il avait en Diane...

Elle luncha au « 400 », vit des amis qu'elle salua, évita cependant d'étirer toute conversation, et s'en tint aux banalités d'usage.

À trois heures, elle arrivait chez le docteur Boorsen.

Elle portait un manteau ample, aux larges poches.

Dans chaque poche, elle tenait les mains.

Et pour cause, car dans chaque main elle tenait en retour un pistolet allemand Luger.

Mais elle entra sans anicroche.

Son algarade du matin avait-elle produit son effet ?

Ou alors s'était-elle trompée sur le rôle exact que jouaient Valin et Stéphane dans l'affaire ?

Une jeune et jolie garde-malade l'accueillit.

Mademoiselle Roy ?

– Oui.

– Le docteur vous attend justement.

Des patients occupaient la salle d'attente mais Diane passait avant eux.

– Oh ! dit la garde-malade, j'ai un message pour vous.

Elle offrit un papier.

– J'ai transcrit, dit-elle, ce que l'on m'a dicté au téléphone.

Le message disait : « Si tu savais, Diane, comme nous VOULONS que tu arrives à la vérité. »

Et c'était signé : Stéphane.

Diane lut posément le message, puis froissa le papier et le jeta dans le panier à rebuts à côté du pupitre de la garde-malade.

– Merci, dit-elle. Je puis voir le docteur ?

– Oui, entrez, il est seul.

Diane entra.

Un homme jeune encore, assez grand, au visage fermé, l'accueillit.

– Mademoiselle Roy, asseyez-vous, je vous prie.

Diane prit place dans une chaise près du pupitre.

– Vous savez pourquoi je suis ici ? demanda-t-elle.

Le médecin hocha la tête lentement.

– Oui, je le sais. Monsieur Valin m'a averti de votre visite.

De quoi se mêlait il celui là ?

Diane frémit de rage. Valin avait averti

Boorsen ? Pourquoi ? Et l'on se sentait donc bien rassuré que le médecin n'hésitait pas un moment à révéler cet avertissement.

Les dents serrées, cherchant à regagner un peu de son sang-froid, Diane demanda :

– Que savez-vous de l'affaire ?

C'était tellement futile, tellement enfantin, qu'elle se sentit gênée de poser une question stupide comme celle-là.

Boorsen allait se confesser à elle ?

Au fait, qu'était-elle venue chercher ici ?

Un éclair révélateur dans le regard d'un homme.

Il pouvait bien ne vouloir rien dire...

Elle examinait le bureau, constatait le luxe. Ce médecin était certes ou prospère ou simplement riche...

Les accessoires sur son pupitre étaient vraiment précieux.

Elle remarqua surtout un cadre exquis, en argent ciselé, sûrement une importation d'Italie,

de Florence, où l'orfèvrerie a encore ses patients artisans.

D'où elle était placée, elle pouvait voir la photographie dans le cadre.

C'était celle d'une femme jeune encore, mais pas si jeune qu'elle en fut avatagée. Elle avait surtout des yeux formidables, profonds, au regard ardent. Maîtresse femme, mais probablement aussi une grande amoureuse.

Voyant que Diane fixait cette photo, Boorsen, tout en parlant, allongea la main sans en avoir l'air et déplaça un peu le cadre.

Ainsi Diane ne pouvait plus voir la photo.

Mais le geste avait été fait comme en parlant, comme pour souligner ce qui était dit.

Et ce qui était dit ne valait certes pas d'être souligné.

D'une voix monotone, le docteur Boorsen racontait comment il en était venu à être élu directeur de cette société.

C'était fort banal.

C'était l'histoire de n'importe quel homme ayant quelque capital et cherchant à en tirer profit.

Il connaissait vaguement Arsène Valin.

Il savait que l'entreprise qu'il dirigeait était solide.

Et un jour les deux hommes s'étaient rencontrés, et Boorsen avait acheté un directorat dans la compagnie.

C'était aussi simple que cela.

Quant au reste, à l'affaire en cours, à cette histoire de chantage, il avait lui aussi été menacé, et il avait accepté, de concert avec Valin, et après les conseils de Stéphane, de ne pas tenter de s'opposer jusqu'au moment où Diane Roy pourrait venir régler l'affaire...

Chose certaine, aucun d'entre eux ne voulait la police à ce stage-ci des affaires.

Diane, dépitée, ne questionna pas plus avant et prit congé.

C'est en sortant, alors qu'elle allait poser le pied sur le trottoir, qu'un jeune voyou surgit en

courant à toutes jambes.

Mais Diane était sur ses gardes.

Et quand l'adolescent collisionna avec elle, ce fut d'un solide coup d'épaule qu'elle l'envoya rouler.

Ce fut lui qui tomba.

Mais il se releva aussitôt, lui jeta un blasphème au visage et reprit sa course.

Tout avait été fait si vite que Diane mit cinq bonnes minutes à se persuader qu'elle n'avait pas rêvé.

Et cinq autres minutes à se convaincre qu'il ne s'agissait pas d'un accident.

C'était le regard que lui avait lancé le gamin, une seconde avant de la heurter.

ELLE SAVAIT qu'il avait agi délibérément.

Cela se lisait dans ses yeux.

Sa détermination n'en fut que plus complète.

Elle pouvait déduire, en tout cas, que l'on ne voulait point d'elle dans l'affaire.

Mais plus encore, et c'était bien le fait troublant par excellence, quelqu'un était parfaitement au courant de ses allées et venues.

Trois personnes, à la connaissance de Diane, savaient qu'elle irait chez le docteur Boorsen à trois heures : Valin, Stéphane, et le médecin lui-même.

L'un de ces trois hommes était coupable au moins de ce deuxième attentat.

Mais lequel ?

Diane était songeuse, mais farouchement déterminée, alors qu'elle reprit le chemin de Saint-Hyacinthe.

Rien n'était clair encore dans son esprit mais au moins le champ rétrécissait.

Maintenant elle savait qu'un des trois était son homme. C'était plus encore qu'elle ne savait la veille.

V

À Saint-Hyacinthe, elle s'en fut reprendre la besogne de fausse secrétaire dès le lendemain matin.

Elle passa une soirée sans accroc à l'hôtel, prenant bien garde de se tenir dans le cocktail-lounge, à un endroit bien à la vue.

Une attaque ici ne pourrait se simuler ou se faire sans témoins.

Quand elle monta se coucher, elle le fit par le grand escalier.

Et le pistolet n'était pas loin de sa main lorsqu'elle déboucha dans le corridor.

Mais encore rien.

Elle dormit à porte verrouillée, sur laquelle elle avait appuyé des meubles.

Et sa fenêtre aussi était fermée à double tour.

Elle l'avait même barricadée d'un bahut qui ne pouvait être déplacé sans projeter par terre une potiche invisible pour quiconque serait à la fenêtre, et qui ne manquerait pas d'éveiller Diane.

C'était habile.

Mais bien en vain, car la nuit se passa tranquillement.

Au matin, rien encore.

Et pourtant Diane marchait avec des yeux tout le tour de la tête.

Au bureau, elle trouva Arsène Valin entré tôt.

– Je veux vous voir, dit-il.

Elle le suivit dans le secret de son bureau particulier.

– Puis, vous avez vu Boorsen ?

– Oui.

Il avait un air si bizarre que Diane ne put s'empêcher de s'exclamer :

– On dirait vraiment que vous êtes surpris de me voir ici ce matin !

– À vrai dire, oui... Mais, arrivons à ce que je veux vous dire...

– Pardon. Je tiens à rester sur le sujet de votre étonnement,

– Plus tard, plus tard, ce n'est pas le temps d'en parler...

– Au contraire, c'est plus le temps que jamais. Cette situation de fou, je ne puis plus l'endurer. Ou nous mettons nos cartes sur la table tout de suite ou alors je me retire de la cause !

Il y avait un tel air d'angoisse sur le visage de Valin que Diane ne put s'empêcher d'en être impressionnée.

– Non, dit-il, non, écoutez-moi. C'est vital. C'est urgent. Je vous invite à dîner chez moi ce midi. IL FAUT que vous veniez...

– Chez vous ?

– Oui,... Je veux que vous connaissiez ma femme, mon fils, ma fille...

– Ah ! Et pourquoi est-ce vital... ?

– Ne discutez pas, ne posez pas de question,

acceptez. Et je vous en supplie, ne me refusez pas...

– Quel moyen prendra-t-on, cette fois-ci, monsieur Valin ? Du poison dans le potage ?

Le visage de l'homme se tordit dans une sorte de rictus horrible.

Diane vit que Valin était à bout de nerfs.

Il n'était pas beau ainsi.

Et il n'arrivait plus à cacher une indicible souffrance.

Le point d'interrogation était si grand, si complet, qu'elle n'eut pas à débattre en elle quoi faire.

– J'accepte, dit-elle. J'irai chez vous ce midi.

– Avec moi, dit-il. Et ainsi rien ne vous arrivera.

Tout l'avant-midi, Diane joua à la secrétaire.

Elle avait de grandes envies d'aller questionner le chimiste dont elle espérait toujours extraire quelque renseignement.

Mais une voix en elle ne cessait de répéter que

l'invitation de Valin était de suprême importance.

Filant en auto avec Valin, elle respecta le silence de l'homme.

Il ne lui dit qu'une chose, alors qu'ils allaient arriver à sa maison.

– Le temps est venu, dit-il. Je crois que le cycle pourrait se compléter aujourd'hui...

Mais la phrase n'avait aucun sens véritable pour Diane et elle n'y répliqua rien.

Dix minutes plus tard, la première lueur jaillissait en elle.

Un éblouissement plus qu'une lumière.

Dans le grand salon chez Valin, il y avait là le fils de Valin, un élégant collégien au regard profond.

Une fille, accorte, au sourire franc, à l'allure un peu mutine, seize ans et déjà magnifiquement femme.

Puis, madame Valin.

Ce fut alors que Diane, serrant la main de cette femme durant la présentation, comprit soudain un

peu du mystère.

Car Alida Valin, devant elle, n'était nulle autre que la femme dont la photo, si joliment encadrée, ornait le pupitre du docteur Boorsen...

*

Pour Diane, le repas fut long et pénible.

Elle aurait voulu sortir, courir vers Montréal, aller questionner Stéphane.

Ce qu'elle comprenait était tellement impossible, tellement plus horrible qu'elle n'avait imaginé que son imagination même se refusait à admettre ce qui lui semblait de plus en plus évident.

Elle ne comprenait pas le rôle de Boorsen.

S'il en avait un !

Mais il fallait qu'il en ait un.

Il était inconcevable que tout ceci...

Tout au long du repas, les yeux d'Alida Valin

quittèrent à peine Diane.

Le visage impassible ne révélait rien des pensées.

Mais l'intensité du regard à elle seule en disait long.

Un regard prudent, voilant tout, mais qui restait là, posé comme une braise ardente, fouillant en Diane, tentant de lire en elle.

Et ce furent en fait les deux adolescents qui firent les frais de la conversation.

Arsène Valin mangeait silencieusement, le visage encore tourmenté, la mine d'un être qui soudain cède sous le poids du fardeau qui lui a été placé sur les épaules.

Tête basse, il mangeait.

Une fois seulement il regarda Diane et elle vit combien il souffrait.

Elle ne s'était donc pas trompée ?

Quand ensemble, il revinrent au bureau, Diane ne le questionna pas.

Maintenant elle savait pourquoi tout avait été

ainsi machiné.

Et elle pouvait comprendre si bien qu'elle se rabattit sur les méthodes devenues essentielles.

Maintenant cela était l'aventure.

La bête traquée que l'on guette, que l'on suit à la piste, que l'on tire ensuite à bout portant, priant bien fort qu'elle ne bondisse pas avant le coup de feu.

Ou qu'une fois blessée, elle ne trouve pas en elle quelque sursaut fatal pour le tireur.

Le jeu se rétrécissait.

Maintenant il se jouerait à deux...

Mais les ennemis étaient de taille.

Et cela, Diane le savait.

Au bureau, elle demanda à Valin de lui accorder deux minutes privément dans son bureau.

– J'ai besoin de détails, dit-elle, maintenant que je comprends tout.

– Je vous dirai ce que je puis dire. Et rien de plus.

– Dites-moi encore une fois comment la livraison de la drogue est effectuée.

Lentement, Arsène Valin répéta ce qu’il avait raconté deux jours auparavant.

Une fois par semaine, il devait partir en auto, se rendre sur un chemin désert et y laisser tomber le colis.

Le lendemain, la somme d’argent arrivait au bureau, en billet de banque, sous enveloppe blanche de type archi-normal.

C’était fort simple.

Et il ne pouvait vraiment rien faire...

– Vous n’avez jamais essayé de faire quoi que ce soit, n’est-ce pas ? demanda Diane.

Il inclina la tête.

– Non... rien... Vous avez raison.

Et il ajouta, la voix brisée.

– Je ne pouvais pas. Je n’en avais pas le courage. J’aime mes enfants. Maintenant vous pouvez comprendre pourquoi...

– Oui.

Il étendit les mains en un geste d'impuissance.

– Voilà.

– La livraison se fera quand ? poursuivit Diane.

– Demain, demain soir vers onze heures.

– Le même chemin désert ?

– Oui.

– Me diriez-vous exactement où est ce chemin, et l'endroit exact de la livraison ?

Arsène Valin réfléchit un moment.

Puis il sembla prendre une grande décision.

– Bien... ce soir, à cinq heures, je vous conduirai à l'endroit.

– Il y a une chose importante, fit Diane. D'abord, que je quitte le bureau à cinq heures et que vous me rejoigniez en ville. Et ensuite soyez assuré de n'être point suivi.

Il y avait aussi une autre chose.

Mais celle-là, elle ne la révéla pas.

Pourquoi jouer tous ses atouts ?

Pourquoi surtout renseigner si bien les gens qu'ils puissent ensuite modifier leurs plans en conséquence ?

Elle se rendit, tel que convenu, visiter l'endroit de livraison de la drogue, en compagnie de Valin.

Puis, sûrs tous deux de n'avoir pas été suivis, ils se quittèrent.

Seulement, Diane était trop certaine que sa vie était en danger à Saint-Hyacinthe pour rester là.

Profitant d'un bout de rue désert et d'un taxi qui passait, elle le héla, et s'y installa.

Ce ne fut cependant pas vers Montréal qu'elle se fit conduire.

Mais bien plutôt vers Drummondville.

Ce soir-là, elle dormit au Manoir.

Qui aurait soupçonné sa présence là ?

Et au lieu de se rendre travailler le lendemain matin, elle passa la journée dans cette petite ville.

À ne rien faire,

À flâner.

Seulement, elle fit un téléphone à Montréal.

Un appel important.

Quand elle sortit de la cabine publique en bordure de la rue, endroit discret par excellence, elle souriait.

Durant l'après-midi, elle loua une auto.

Et le soir, à neuf heures, elle prenait à petite vitesse le chemin de Saint-Hyacinthe.

Sur le siège à ses côtés, un revolver de bon calibre.

Une petite bombe lacrymogène.

D'autres objets aussi qu'elle escomptait nécessaires à son expédition.

Dans le chemin désert visité la veille, ce soir-là à onze heures, l'auto d'Arsène Valin passa.

Sans ralentir, un paquet enveloppé de toile goudronnée fut lancé dans le fossé bordant le chemin.

Moins d'une minute plus tard, une autre voiture passa aussi, et disparut.

Celle-ci était conduite par Diane.

Non loin, profitant d'un bosquet d'arbres remarqué la veille, la voiture quittait brusquement la route, tous phares éteints, et allait se cacher dans les arbres.

Le temps passa.

Soir de pleine lune, soir doux et calme.

Puis des phares apparurent au loin.

Une autre auto venait.

À moins de deux pieds du bosquet, elle s'arrêta.

Et un juron échappa de celui qui sortait de l'auto.

Une voix, au-dedans, posait une question, car la voix du conducteur répondit :

– Pas une crevaison. Deux ! Il y a du mystère là-dedans.

Diane, tapie dans le bosquet, entendait tout et ne bougeait pas.

Le conducteur alla derrière l'auto, souleva le capot de la soute aux bagages et prit les outils nécessaires.

Il ne se hâtait pas.

La voix le pressa, au-dedans...

– Il n’y a personne, répondit le conducteur. Il ne faut pas que tu te laisses dominer ainsi par tes nerfs.

Diane entendait le cliquetis des outils.

Le conducteur s’était mis au travail.

Lentement elle se glissa d’un bosquet à l’autre, pour s’approcher.

Non loin, un chien aboya...

Le son dut énerver le passager dans l’auto, car un murmure fusa auquel le conducteur répondit en grommelant :

– Ce n’est rien, seulement un chien...

Diane s’était immobilisée.

Le chien aboya de nouveau.

De l’autre côté de la route, il y eut une brève lueur.

Si falote, si rapide, que Diane la saisit à peine.

Puis elle distingua l’ombre.

C'était le signal.

Elle y répondit selon l'entente, imitant d'un sifflement doux la voix d'une marmotte.

Puis, plus rien.

Le conducteur travaillait, murmurant de temps à autre un juron.

Diane continua son avance silencieuse et secrète.

Peut-être se trompait-elle.

L'auto en panne pouvait bien être occupée par des gens tout à fait innocents.

Quoique cela semblait bien improbable.

Savoir, se demandait Diane, savoir surtout si de l'autre côté du chemin, quelqu'un s'avançait comme elle, prenait lentement la place voulue.

Elle mit plusieurs minutes avant d'être vis-à-vis l'auto.

Le conducteur travaillait ferme.

Il achevait la première roue.

Dans l'auto, une forme sombre semblait

assoupie sur le siège, affalée, indistincte.

Diane attendit encore quelques instants.

Elle voulait être bien sûre que de l'autre côté de la route l'aide viendrait au bon moment.

Maintenant elle manœuvrait pour être le plus près possible de l'asphalte.

Heureusement, il y avait une légère brise et le bruit couvrait les craquements et bruissements qu'elle pouvait provoquer, elle.

Cachée derrière un arbre, elle fut enfin à portée.

Ce fut alors qu'elle fit irruption sur la route, revolver au poing.

– Haut les mains !

Son cri fut comme une bombe.

Celui qui faisait l'échange des pneus bondit littéralement dans les airs.

Mais il avait extrait aussitôt un revolver de sa poche et tirait.

Dans la voiture, la forme assoupie aussi s'était détendue, comme mue par un ressort.

Et de la voiture aussi partaient des coups de revolver.

De l'autre côté du chemin, deux ombres surgirent, puis un peu plus loin, une autre.

En quelques secondes, malgré les coups de feu, les quatre assaillants avaient cerné la voiture et ses deux occupants.

De nouveau la voix de Diane retentit :

– Laissez tomber les armes, dit-elle. Vous êtes cernés, le jeu est fini !

Ses paroles ne furent accueillies que par des jurons.

Et la fusillade continua de plus belle.

Brusquement, Diane résolut de prendre le dessus.

À la faveur des coups échangés entre ses acolytes et les gens de l'auto, elle avait rechargé son arme.

Visant soigneusement l'ombre du conducteur, elle tira.

L'homme eut un cri, pirouetta sur lui-même,

puis s'affala sur le pavé, visé juste.

Dans l'auto, un cri de femme retentit...

– Non !...

Puis la voix de Diane :

– Cessez le feu !

Elle avait vu le geste dans la voiture, mains en l'air.

Immédiatement, un grand silence se fit.

Et de la voiture émergea une ombre.

Une femme, mince et grande, qui se tint là...

– Les projecteurs, fit Diane.

L'une des ombres courut vers le bosquet, en revint quelques secondes plus tard avec un projecteur portatif.

Une grande lumière baigna la route.

La femme se cacha le visage entre les mains.

Diane hésita un moment.

Elle savait que le moment le plus difficile de cette aventure venait d'arriver.

Maintenant, elle n'avait plus aucun doute.

La tragédie allait se jouer.

Lentement, dans le silence et l'immobilité des trois hommes avec elle, Diane s'avança vers la femme que la lumière crue détaillait parfaitement.

Elle lui prit les mains, les retira du visage.

– Bonsoir madame Arsène Valin, murmura Diane.

Elle eut un soupir.,

– Je savais que ce serait vous...

Elle montra le corps du conducteur, étendu par terre...

– Et que celui-là, ce serait le docteur Boorsen...

VI

Avec Stéphane Lupien, le lendemain, Diane fut moins avenante.

– Vous m’avez mis dans de beaux draps, ragea-t-elle...

– Oui, moi ?

– Toi et Valin !

– Nous n’avions pas de choix.

– Oh ! non ?

– Réfléchis un peu, Diane !

– J’ai réfléchi.

– Non.

– Si ! s’exclama-t-elle. J’ai réfléchi avant, pendant et après.

– Ça n’y paraît pas !

– J’aurais pu me faire tuer !

Stéphane Lupien sourit.

– Toi ?

– Oui, moi, je suis vulnérable comme n'importe qui.

– Jusqu'ici, tu t'es bien tirée d'affaire.

– Peut-être, mais la nuit dernière...

– Quoi de spécial, la nuit dernière ?

– Ça tirait comme un feu d'artifice !

– Tu as l'habitude, Diane...

Elle se mit en colère.

– Quelle sorte de raisonnement est-ce donc là ?

– Un raisonnement qui en vaut un autre, Stéphane. Et si je suis ici, c'est que je veux des explications.

– Sur Valin ?

– Oui.

– Diane, tu n'as pas compris ?

– Peut-être mais je veux l'entendre confirmer venant de toi.

– Voici. Il y a trois mois, Valin est venu me voir.

– Tu étais son avocat, à ce moment-là ?

– Oui. Il m'a raconté un peu la même chose qu'il t'a racontée à toi.

– Pour la drogue ?

– Oui.

– Pourquoi dis-tu, « un peu » la même chose ?

– Parce que Valin s'est coupé dans son discours deux fois.

– Ah ! De quelle façon ?

– Ce serait trop long d'expliquer mais j'ai pu déduire.

– Déduire quoi ?

– Que Valin connaissait le nom du vrai coupable.

– Il le savait même à ce moment-là ?

– Je crois qu'il le savait dès le début.

– C'est étrange qu'il n'ait rien fait...

– Mais oui, il a fait quelque chose.

– Quoi ?

– Il a suivi mon conseil, il a demandé ton aide.

– Oui, et puis, une fois que j’ai été ici, il s’est refermé comme une huitre et si j’ai pu déduire à mon tour, ce n’est certes pas de la faute de Valin.

– Diane !

– Quoi ?

– Tu oublies quelque chose.

– Quoi ?

– Pense un peu. Qu’est-ce que tu aurais fait, à sa place ?

– Au sujet de madame Valin ?

– Oui.

– Naturellement, c’est à y réfléchir.

– Oui, et c’est ce qu’a fait Valin.

– Mais il aurait pu m’aider, me diriger un peu...

– Il l’a fait.

– Quand ça et comment ?

– C’est lui qui t’a suggéré d’aller voir le

docteur Boorsen ?

– Oui.

– Et une fois que tu es revenue à Saint-Hyacinthe, il t’a amenée dîner chez lui ?

– Oui.

– Valin savait que le portrait de sa femme se trouvait sur le pupitre du docteur Boorsen.

– Oui ?

– Oui. Tout comme il savait que Boorsen était l’amant de sa femme.

– Et ainsi...

– Il s’est arrangé pour que tu découvres la chose sans avoir besoin de te le dire.

– Tu parles d’une idée !

– Il m’a longuement parlé, l’autre soir. Un téléphone qui a duré une heure... Et tu sais, il avait des remords.

– Des remords ?

– Oui, il faut que tu comprennes. Valin a vécu une vie heureuse avec sa femme. C’est seulement

ces derniers temps qu'elle s'est amourachée de Boorsen...

– Combien de temps ?

– Deux ans environ.

– Et auparavant, rien ?

– Rien du tout. Alors la chose a été comme un coup de massue pour lui. Il était comme fou. Il a manqué en faire une maladie quand il a découvert le pot-aux-roses.

– Toi, tu le savais ?

– C'est lui qui me l'a appris.

– Et... Boorsen ? Il a été élu au conseil de direction de la fabrique de Valin... !

– Oui. Manœuvre de madame Valin. Alida Valin suivait les ordres de son amant.

– Les ordres ?

– Mais naturellement. C'est lui le coupable...

– Ah ! il était...

– Il était le chef. Son affaire a été pensée, réfléchie ! Il voulait justement essayer le coup et

il l'a fait.

– Son amour pour Alida Valin ?

– C'était du calcul. Arsène Valin est un chic type, un homme raffiné. Mais aussi, c'est un homme qui n'aime pas les embêtements. Il n'est pas un mou mais il a comme principe que s'il ne plaisait plus à sa femme, il ne chercherait pas à se mettre dans son chemin.

– C'est un principe assez rare de nos jours.

– Oui. Et c'est ainsi que les amours de Boorsen et d'Alida ont pu fleurir...

– Alors elle obéissait à Boorsen ?

– Oui, corps et âme.

– Lui, voulait avoir des renseignements précis sur la fabrique, je suppose ?

– Oui, jusqu'à un certain point.

– Quel certain point ?

– C'est Alida Valin qui pouvait connaître si bien la routine des gens qu'elle ordonnait un attentat au besoin.

– Ah ! je vois...

– Boorsen, lui, du jour, où, comme directeur de la compagnie, il a été mis au courant des opérations, s'est appliqué à mettre son grand projet à exécution.

– Celui de fabriquer de la drogue à rendement commercial.

– Oui. Il savait que le laboratoire de recherches est rarement soumis à une investigation. C'était l'endroit idéal pour se livrer à une fabrication de cinq à six livres de cocaïne ou d'héroïne synthétique chaque semaine.

– Et c'est ce qui est arrivé.

– Oui. Il s'est acoquiné avec le chimiste. Tout a bien marché pour un temps. Puis, ils ont dû tuer le chimiste lorsque Valin s'est aperçu de quelque chose...

– Je vois.

– Ensuite, il a été relativement facile de dompter Valin.

– Voilà le point que je comprends moins bien.

– Reporte-toi au caractère de Valin. Pense que cet homme s'est soudain vu déclarer, par sa

femme et par l'amant de sa femme, que s'il ne marchait pas, leurs deux enfants seraient détruits...

– Ah ! oui, et l'épisode du chien empoisonné...

– Tu parles... Il a protesté, il a dit qu'il ferait surveiller la maison. Alida l'a mis au défi. Il a engagé des gardes, et leur beau chien fut empoisonné...

– Naturellement, c'était facile. Alida pouvait circuler sans être soupçonnée...

– C'est juste.

– Mais pourquoi Valin n'appelait-il pas la police ?

– Tu ne comprends pas encore ?

– Non.

– Je te l'ai dit tout à l'heure, pourtant. Valin ne voulait pas dénoncer sa femme. Il priait Dieu qu'elle se fasse prendre. Il souhaitait se voir délivré de ce fardeau, même au prix du déshonneur.

– Appeler la police aurait été facile !

– Oui ? Je ne crois pas. Que la police dénonce Alida, que tout arrive à la femme, mais en souvenir des années heureuses d'autrefois, Arsène Valin ne voulait pas la dénoncer lui-même.

– Voilà donc le fond de l'histoire ?

– Voilà, Diane, ce qui constitue la véritable explication.

– Je vois, maintenant.

– Et moi, lié par le secret professionnel, je ne pouvais que souhaiter te voir réussir.

– Je comprends bien maintenant.

– Je savais que ta visite chez le docteur Boorsen te mettrait sur la piste, dès que tu aurais rencontré madame Valin...

– Oui, et c'est ce qui est arrivé. Je savais que le coupable était au courant des allées et venues à la fabrique. Donc ce ne pouvait être autre que quelqu'un de l'organisation. Et me rendant compte du lien entre Boorsen et Alida Valin, j'ai immédiatement déduit que ça devait être elle la coupable.

– Oui, et non. Boorsen était le chef.

– Il est mort, maintenant, c'est dommage pour Alida, elle va écoper seule de la sentence.

– Oui... Oh ! dommage, c'est façon de parler...

– Oui, naturellement. Donc, en déduisant ceci, je me suis dit que le moyen le plus radical, c'était d'être là pour la livraison... J'ai semé des clous dans le chemin désert, après le passage de l'auto de Valin. L'auto suivante devait être celle des coupables. J'escomptais une crevaison, et ils l'ont eue...

– C'était fort bien imaginé...

– Et le reste, tu le sais.

– Oui. Notre ami Boorsen est mort, Alida Valin est en prison...

– Et Arsène Valin, comment prend-il la chose ?

– Comme un homme qui vient d'être soulagé du plus terrible fardeau qu'il ait jamais porté de sa vie...

Épilogue

Il était entendu que Diane rencontrerait Pietro Saita, l'homme aux bras coupés, à Florence vers le mois de juin.

Il reviendrait d'Égypte à ce moment.

Et il apporterait avec lui la preuve que la Belle Sicilienne cette peinture au prix inestimable qui pend au palais Pitti, le musée d'art de Florence, est un faux sans presque de valeur.

Diane reçut un câblogramme envoyé du Caire par Saita.

Elle le reçut à la fin de mai, à Montréal.

« Suis devenu muet. Ai confié mon secret à Ibrahim. Il essaiera de te voir à Florence. Sois là. J'arriverai plus tard. »

C'était incompréhensible...

Mais Saita muet, les bras coupés, ne pouvait plus rien révéler de ce qu'il savait.

Or, ce qu'il savait était une chose grave.

Et Diane recevrait dix mille dollars pour le prouver...

Elle montra le câblogramme à Stéphane Lupien.

– En voilà une situation, dit songeusement Diane.

– Ton homme est devenu une tombe. Il ne peut parler, il ne peut écrire, il n'a aucun moyen de communiquer son secret...

– Sauf Ibrahim... Mais je serais bien prête à gager que le dit Ibrahim, je ne le verrai jamais vivant...

Elle soupira.

Et ça deviendra, force des choses, LE FAUX NU.

Cet ouvrage est le 489^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.